

contentant de dire : " Je n'étais pas la femme qui-lui convenait ! "

Il y a encore des anges de par le monde ? seulement, ils se cachent. Il faut du temps pour les découvrir, du cœur pour les comprendre et beaucoup de talent pour les peindre. Voilà pourquoi on n'en entend jamais parler.

LUNE DE MIEL.

Ce qui m'étonne toujours, c'est l'aisance avec laquelle on unit deux êtres pour l'éternité, car il me paraît à peu près certain que, le plus souvent, on connaît mieux le cocher auquel on confie ses chevaux que le gendre auquel on donne sa fille. Il semble qu'après le travail du notaire, la tendresse doit naître forcément entre les deux époux. On dirait qu'aimer son mari est la conséquence naturelle d'une éducation soignée et qu'il suffit de pousser le verrou d'une porte pour que l'amour apparaisse nécessairement.

Mais il peut ne pas venir, ce dieu fantasque ! Et même, en admettant sa venue, que de fois il allume une botte de paille, sourit, se chauffe et s'en va !

Et après cette visite on se trouve d'autant plus étrangers l'un à l'autre que pendant un instant on s'est cru plus proches.

La lune de miel qui, théoriquement, devrait suffire à tout, peut en somme ne vous révéler qu'un abîme. Que de gens, à sa lueur, ont constaté pour toujours l'impossibilité de s'aimer !

Non pas que les catastrophes matrimoniales soient aussi nombreuses qu'on le raconte ; les éclats sont rares et le public qui, dans la vie ordinaire, n'entend pas souvent le bruit de la vaisselle cassée, murmure avec un sourire fin :

" Laissez faire le temps ; tout s'arrange en ménage..... "

Tout s'arrange, en effet, car l'immense majorité a le respect commercial de sa signature. L'horizon se ferme, voilà tout ; et l'on vit côte à côte étroitement désunis. On se réfugie dans l'amour de ses enfants, on se noie dans la charité, on se jette dans la vie des autres, on s'accroche à leur bonheur ou à leurs misères... et, si l'âme n'a pas l'envergure suffisante pour planer à ces hauteurs, on encombre sa vie de petits riens ; on s'emboîgne, comme dit Montaigne, on trompe la faim de son cœur par les gourmandises de l'esprit ; on court le monde, on marie les autres, on emplit les heures et, le plus honnêtement du monde, on cherche à éblouir les passants dans le seul but de se prouver à soi-même qu'on est aimable et qu'on devrait être aimée.

Enfin, à certaines heures où l'illusion vous revient à l'esprit, on souffle sur les cendres de la fameuse flambée, et si par hasard il s'échappe une étincelle, on cri au feu avec ivresse.

Maintenant, il faut bien dire que cette union du cœur et de l'esprit, dont je parlais tout à l'heure, n'est pas le rêve de tout le monde. Beaucoup d'époux n'ont entrevu et souhaité que la communauté de petits intérêts matériels qui unit deux voyageurs assis dans la même patache et se rendant au même endroit.

Ces gens-là, ronflant sous le même rideau, mangeant dans la même écuelle, passez-moi le mot, s'estiment unis autant que faire se peut, et leur vie s'écoule joyeuse et douce

dans l'échange des familiarités intimes qui, pour eux, constituent l'amour.

De plus en plus ravis de se trouver pareils, ils s'estiment, se goûtent, se font écho, échangent leurs petits riens en bons camarades, et leurs deux âmes, couplées comme bassets, trottinent côte à côte, le museau dans l'ornière.

Ils sont heureux et ne s'en cachent pas ; de sorte qu'on leur porte envie, lorsque, bras dessus, bras dessous et le sourire aux lèvres, ils se promènent ensemble par une belle matinée de printemps. Que se disent-ils, le savez-vous ?

Ils causent de leur calorifère : madame est pour le coke ; monsieur est pour le bois.

Et cette lutte tendre, autant que courtoise, ne cessera qu'avec la vie.

Tout est pour le mieux, en somme, puisqu'ils sont habillés à leur taille, mais était-il besoin que Dieu tendit la main pour bénir ce petit commerce ?

UNIONS ÉTRANGES.

Qu'elles sont diverses et étranges, les unions que le mariage sanctionne !

A côté des époux résignés qui, de concert soufflent sous le même joug en tirant la charrue, il y a ceux qui s'ignorent pour être trop près l'un de l'autre et n'avoir jamais pu s'observer, faute d'espace ; ceux-là ne s'entrevoient qu'au veuvage.

Puis, les timides, les vaniteux, qui s'attendent mutuellement ; et aussi les habiles, qui, dès l'abord, se perdent dans des dessous imaginaires, dissimulent quand il faudrait se confier, se confient quand il n'est plus temps ou qu'il n'est pas temps encore, frémissent tout à coup des conséquences, reviennent sur ce qu'ils ont fait, s'élançant, chavirent, s'embrouillent, font des nœuds partout et, d'un petit paradis très décent qu'ils avaient sous la main, se fabriquent, à grand-peine, le plus compliqué et le plus ridicule des enfers.

Faut-il oublier les niais, qui attendent que le bon Dieu se dérange ? Et les bûches qui séduisent un ange ! Et ceux qui, le nez en l'air, contemplent leur étoile et tombent dans le fossé qu'ils n'avaient pas vu ! Et les énergiques qui, de la poche de leur habit de noce, tirent un programme en disant :

" Madame, vous m'entendez..... "

Eh bien, dans le troupeau bêlant ou silencieux de tous ces infortunés attachés de travers, ce qui me paraît être le vice fondamental, c'est le manque d'esprit.

On a trop souvent répété que l'amour est une ivresse du cœur, une folie sublime, une crise fatale où l'esprit n'est pour rien. J'ai entendu parler de ces accidents-là, mais ils me paraissent rentrer dans la catégorie, malheureusement trop nombreuse, des sinistres épouvantables qui ne laissent après eux que des morts et des agonisants.

L'amour n'a rien à voir dans ces désastres, et je continue à penser que, pour aimer de la bonne façon, il faut s'y mettre tout entière, esprit et cœur ; que pour choisir le compagnon de sa vie on n'a pas trop de toute sa finesse... Ces gens-là trompent tellement ! Comment deviner dans un bout de fil qui passe le gros peloton qui est derrière ?

Or, beaucoup d'imbéciles ne laissent précisément voir de leur sottise qu'une toute petite pointe qui fait saillie au dehors. C'est en apparence un simple grain de pous-

sière, moins que rien ; mais gardez-vous d'y toucher ; n'attirez pas à vous cet atome ; tout l'écheveau se déroulerait et ce serait une éternité de confusion.

Avant de se jeter dans les torrents, au galop de son cœur, il ne serait pas mal d'en sonder un peu le fond avec son esprit.

L'amour qui dispense d'attention, de critique, de jugement et débute par l'ivresse, ne sera jamais, à mon avis du moins, qu'une maladie fort laide.

Aimer malgré soi et sans juger ce qu'on aime ! se donner sans savoir pourquoi, avaler sans comprendre, dévorer sans goûter... Bonté du ciel ! n'est-ce pas de la sauvagerie pure ?

Est-ce que cela est possible, en bonne conscience ? S'imagine-t-on que, même au plus chaud de la tendresse, une femme devienne complètement bête tout à coup ? Comme s'il était facile d'être sotté à un moment donné, lorsque le bon Dieu vous a faite femme d'esprit. L'esprit n'est-il pas le dernier défaut dont on puisse se défaire ; n'est-ce pas une infirmité persistante qui vous suit partout ?—si ridicule qu'il soit, d'ailleurs, de promener cette bosse dans certains milieux où l'on va ;—mais passons.

Les femmes que l'amour rend absurdes avaient j'en ai peur, de bien grandes dispositions à le devenir sans cela.

Pour ma part, j'aurais refusé tout net un bonheur auquel on ne peut parvenir qu'en s'y précipitant du cinquième étage. Le ciel lui-même... le ciel me tenterait moins si je ne pouvais y monter lentement, afin de constater à chaque marche que je me fais meilleure et jouir tout doucement de mes petits progrès. Ecouter avec son esprit les murmures de son cœur, voilà ce qu'il faut faire. Les grandes tendresses durables sont comme les monuments solides que l'on n'improvise pas ; il les faut construire avec prudence et en choisir chaque pierre de ses propres mains.

L'amour, comme le bonheur, n'est pas aux affamés qui se noient dans leur potage, mais aux attentifs qui observent et savent déguster.

Le baron me fit trois ans la cour avant de m'épouser et nous ne trouvâmes ni l'un ni l'autre que ce fût trop. Bien mieux, il lui parut que ce n'était pas assez, puisqu'il recommença au sortir de l'église et ne s'arrêta... qu'à l'heure où Dieu le rappela à lui.

LES VIEUX ÉPOUX.

Si la tendresse conjugale mérite véritablement le nom d'amour, c'est à l'heure où cessant d'être un plaisir et comme l'enivrant superflu de la vie, elle devient un bonheur nécessaire, c'est à l'heure où se dépouillant de ses côtés charnels, elle s'idéalise et se purifie, où, moins brûlante, elle réchauffe davantage et plus profondément. Si enfin deux âmes peuvent, en ce bas monde, non pas se confondre mais se comprendre, ce sont celles de deux vieux époux unis ensemble par toute une vie d'intimité.

L'amour en cheveux blancs est-il donc un paradoxe ou une plaisanterie ? Les chansons du penseur Désaugiers et de tant d'autres philosophes ont-elles donc tout dit ? Monsieur et madame Denis, de grotesque mémoire, résument-ils l'humanité ? Est-il vrai que l'amour, en vieillissant, devienne repoussant comme un vieux polisson fardé